

entrées libres

ACTU | CENTRES PMS

UN NOUVEAU SOUFFLE
POUR LE LIEN ÉCOLES-CPMS

ACTU | TRONC COMMUN

« UN BOULEVERSEMENT
QUI NE SE PRÉPARE PAS LA
VEILLE DE LA RENTRÉE »

DOSSIER

LA MUSIQUE À L'ÉCOLE

OUVRE DES PORTES INSOUÇONNÉES



2

ÉDITO

300 millions d'économies
pour les finances de la FWB

4

ACTU

« Le tronc commun est un
bouleversement qui ne se prépare
pas la veille de la rentrée »

6

DOSSIER

La musique à l'école ouvre des
portes insoupçonnées

14

OUTILS

One Life !? révolutionne l'orientation
des jeunes dans un monde incertain

15

FOCUS

Lien CPMS-école : des projets de
centre pour mieux se comprendre

16

FOCUS

L'alternance dans le supérieur crée
progressivement sa place dans les
cursus

17

AU SeGEC

« Naviguer dans l'instabilité. Vers
une gouvernance plus robuste ? »

18

UNE FONCTION,
DEUX VISAGES

La nouvelle Cellule de
développement pédagogique :
l'union entre expertise et terrain

20

CONFIDENCES

Gilbert Schrynen, l'âme discrète de
Sainte-Croix, toujours à l'école
à 82 ans

22

LIVRES

"Voir plus loin", quand l'amitié dévale
les pistes

24

BONS PLANS

Déborah vous présente une
sélection de bons plans culturels
et pédagogiques

26

CAS D'ÉCOLE

Depuis 30 ans, la formation-relais
rallume les moteurs d'étudiants
« en panne »

27

À L'ÉTUDE

Temps d'instruction obligatoire :
où se situe la FWB par rapport à
ses voisins européens ?

28

HUMOUR

L'illustration de Poney

entrées libres

Octobre 2025 / N°202

Périodique mensuel (sauf juillet et août)

ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

entrees-libres.be | redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable

Arnaud Michel (02 256 70 30)

avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Rédaction

Déborah Buekenhoudt

Victoria Magnette

Gérald Vanbellingen

Pauline Jans

Arnaud Michel

Secrétariat et abonnements

Déborah Buekenhoudt : 02 256 70 55

Mise en page et illustrations

Catherine Joret

Poney illustrations

Membres du comité de rédaction

Ophélie Bruynbroek

Adrien Collard

Gaëtane de Lame

Edith Devel

Pierre Henry

Catherine Joret

Arnaud Michel

Gaëtan Speltens

Gérald Vanbellingen

Deborah Buekenhoudt

Evelyn De Commer

Étienne Descamps

Hélène Genevrois

Pauline Jans

Victoria Magnette

Pierre Scieur

François Tollet

Impression

Imprimerie SNEL

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Retrouvez le projet éducatif de nos écoles, *Mission de l'école chrétienne*, pour l'enseignement obligatoire et non-obligatoire via bit.ly/3Qgsnas





300 MILLIONS D'ÉCONOMIES POUR LES FINANCES DE LA FWB

Un rapport sur l'état des finances de la FWB a été déposé par 11 experts choisis par le gouvernement. Il est accompagné de diverses recommandations.

La démarche est à saluer sur son principe, mais aussi sur le scope des aspects traités et des propositions formulées. À ce stade, la question est plus d'être au clair sur l'état de la situation des finances que de s'appesantir sur les mesures à prendre.

Le moment est compliqué tant l'expression des besoins est criante. Entre autres, le secteur de la jeunesse (SAJ) et de la petite enfance, qui sont des acteurs proches de l'école, vivent des moments de crise qui interpellent notre société. Le déficit en euro constant des universités et des hautes écoles est une évidence. Le manque d'éducateurs dans l'enseignement fondamental est visible dans les zones à population plus précarisée. Le nombre d'élèves en situation d'handicap augmente alors même que la trajectoire du Pacte pour un Enseignement d'excellence en prévoyait une diminution... Il y a donc bien du pain sur la planche. Le problème criant, c'est qu'il n'y a plus grand-chose à partager et que les promesses des uns et des autres sont bien difficiles à mettre en place. C'est plus que jamais le moment de se souvenir des missions de la FWB, de ses ambitions au regard de ses moyens. Il y a des choix où effectivement les sensibilités politiques doivent se marquer.

Dans cette affaire, tout est relatif puisque 300.000.000 €, c'est en fait 2% du budget.

Plus inquiétant que les mesures elles-mêmes, c'est le climat dans lequel tout cela se passe. Il y a peu, je demandais qu'on soit vigilant à la manière de respecter les acteurs des différents secteurs de la FWB. Les acteurs de terrain ne sont pas responsables de l'évolution des finances publiques, les bénéficiaires non plus. Il ne sert à rien de les stigmatiser ou de les brutaliser.

Nos gouvernants peuvent envisager une progressivité des mesures, et ce dans le respect des projets qu'ils ont eux-mêmes parfois initiés. Fin 2024, le gouvernement a enflammé les acteurs de l'enseignement qualifiant avec diverses mesures très impactantes. Dans la foulée, on tente de nous vendre le CDle, une réforme des pensions et une réforme du tronc commun. Un climat politique tendu et un climat social électrique peuvent faire craindre le pire dans la façon dont les décisions se prendront et s'appliqueront.

Dans le vivre-ensemble, il y a divers moments. Le temps de la colère qui est bien nécessaire pour évacuer toute l'émotion que ces constats et ces mesures amènent. Le temps du bon sens qui doit nous aider à relativiser, à mesurer et à les équilibrer. Le temps de la pédagogie pour informer, dialoguer être capable aussi d'écouter. Le temps de la vision pour un avenir qui doit être serein pour le plus grand nombre.

Alexandre Lodez,

Secrétaire général | 29 septembre 2025

« LE TRONC COMMUN EST UN BOULEVERSEMENT QUI NE SE PRÉPARE PAS LA VEILLE DE LA RENTRÉE »

L'actualité dans le secteur de l'enseignement est sans nul doute l'avenir du tronc commun. Le 11 septembre dernier, le SeGEC organisait une conférence de presse afin d'exhorter le gouvernement à lever le flou à ce sujet. La Fédération des associations de directions de l'enseignement catholique (Féadi) emboîtait le pas en adressant un courrier à la ministre Glatigny. Il y a urgence, pour les directions, les enseignants, les élèves.

Pour un public non-averti, parler d'urgence alors que le tronc commun n'arrive qu'en 2026 en secondaire et que la 3^e secondaire, autre nœud, ne sera concernée qu'en 2028, peut paraître quelque peu particulier. Derrière ces dates, se cachent une anticipation et une préparation importante pour les directions d'école. Alain Koeune, président de la Féadi, fait le point pour *Entrées libres*.

Le fait marquant et inédit est que le courrier de la Féadi a été cosigné par des fédérations de directions d'autres réseaux. « C'est la première fois qu'il y a un communiqué commun. Souvent, les sujets concernent un des réseaux et ne sont pas nécessairement communs. Ici, on s'est rendu compte que les difficultés et les inquiétudes par rapport au tronc commun sont vécues également par nos collègues de l'officiel et de la Felsi. Le mécontentement, parce qu'on peut vraiment parler de grand mécontentement par rapport à la situation actuelle et au manque de décision, touche toutes les directions », entame Alain Koeune.



Alain Koeune © DR

Le flou à l'origine de la grogne

« L'origine de ce mécontentement est la remise en question continue de politiques qui étaient établies pour de nombreuses années (NDLR : le Pacte pour un Enseignement d'excellence) et qui n'étaient pas censées bouger. Les directions se préparent progressivement depuis des années à l'arrivée du tronc commun. Enfin, un cadre avait été établi, prévu jusqu'en 3^e secondaire. Et depuis l'arrivée de ce gouvernement, la ministre fait planer des doutes continuels. On le fait ? On ne le fait pas ? On le fait peut-être ? On ramène également l'idée d'activités orientantes mais on ne sait pas très bien lesquelles. Certes, le tronc commun ne faisait pas l'unanimité mais une ligne de conduite avait été tracée. »

Tous ces éléments rendent le quotidien des directions très inconfortable. Pour le SeGEC et la Féadi, il y a urgence à lever le brouillard autour de tronc commun. « La colère est bien là », poursuit le président de la Féadi. « Le tronc commun est un vrai bouleversement. Nous sommes face à un changement radical de vision pédagogique, de programmes et, pour certaines écoles, d'organisation en termes de matériel et de structure. Tout cela ne se prépare pas la veille de la rentrée. »

Si les écoles vont connaître un profond changement, les enseignants vont également devoir appréhender celui-ci. « De nouveau, ce n'est pas quelque chose qui se met en route deux semaines avant la rentrée. C'est un changement de posture, de pédagogie, de contenus qui nécessite information et formation », appuie Alain Koeune. Pour preuve, la Direction de l'enseignement secondaire du SeGEC a organisé des ateliers du tronc commun de janvier à mai 2025 pour informer plus de 7000 enseignants sur les tenants et aboutissants de la réforme.

« Tout cela est donc en route depuis l'an passé et maintenant on nous dit que même pour la 1^{re} et la 2^e secondaires des changements sont en cours », se désole M. Koeune. « Pour nous, c'est déjà trop tard pour revoir la structure de la 1^{re} secondaire. »



« Il y a des nouveaux cours qui apparaissent avec le tronc commun, dont FMTTN (formation manuelle, technique, technologique et numérique). À l'heure actuelle, on ne sait toujours pas qui pourra donner ce cours, et donc qui doit être formé, alors qu'il est essentiel dans le cadre de l'ouverture technologique. Idem pour le cours d'éducation culturelle et artistique. Le cours de latin va disparaître des grilles de 1^{re}. Que fait-on avec les profs qui avaient des heures en 1^{re} ? Dans les écoles plutôt orientées vers le qualifiant, il y avait des activités complémentaires en 1^{re} et 2^e. Elles sont amenées à disparaître. Ces professeurs pourraient se reconvertir pour donner les cours de FMTTN. Cela nécessite des formations mais on n'en sait pas plus... C'est une réelle inquiétude au sein des membres du personnel. »

Ça, c'est pour les inquiétudes pour les deux premières années. Malgré une arrivée en 2028, le flou persistant autour de la 3^e alarme les directions. « Il va y avoir deux phénomènes, d'une part pour les écoles d'enseignement général, d'autre part pour les écoles d'enseignement qualifiant », explique Alain Koeune. « Les cours de FMTTN qui vont arriver dans les écoles ayant uniquement du général vont engendrer un besoin en équipement matériel. De plus, il y a la question du nombre d'élèves. Il est possible que ces écoles accueillent une population en 3^e qui soit plus importante demain qu'aujourd'hui puisque les élèves ne seront plus réorientés. La question de cet accueil se pose. On peut aussi citer les écoles qui organisent un DOA (degré d'observation autonome) pour les 2 premières années. Comment intégrer une 3^e année ? »

Ces questionnements logistiques et infrastructurels doivent être anticipés et préparés. « Toute une série d'écoles ont engagé des travaux parfois importants. Ce n'est pas quelque chose qu'on décide du jour au lendemain. »

Il y a une réelle inquiétude dans le personnel

D'importantes inquiétudes dans le qualifiant

Le second phénomène concerne les écoles qualifiantes. « C'est l'autre pan qui est encore plus inquiétant », avertit le président de la Féadi. Ces établissements sont déjà touchés de plein fouet par des mesures comme la suppression des 7TQ, la diminution des moyens de 3% et par la restructuration des options. Celles-ci avaient donné lieu à un rassemblement inédit de plus de 300 directions au cabinet de la ministre Glatigny en décembre 2024. « À cela s'ajoute le risque pour ces écoles de se voir privées d'un certain nombre d'élèves. La question se pose donc dans l'autre sens. Que fait-on avec des frais fixes, des subsides qui diminuent alors qu'il y a peut-être des emprunts à rembourser ? »

D'autres défis à venir s'ajoutent à l'équation dont la dénatalité. « Et j'ajoute à tous ces effets cumulés, le besoin de lever les incertitudes sur l'après-tronc commun. On ne sait pas encore de quoi il sera fait », conclut Alain Koeune.

On l'aura compris, derrière l'arrivée du tronc commun en secondaire se cachent de nombreux préparatifs qui doivent être anticipés et préparés sereinement. Une sérénité que ne retrouvent actuellement pas les directions d'école.

■ Arnaud Michel



En décembre 2024, les directions du secondaire avaient déjà manifesté leur mécontentement auprès de la ministre Glatigny © DR



La musique à l'école ouvre des portes insoupçonnées

© DR

La musique est bien plus qu'une discipline artistique. À l'école, elle stimule la concentration, facilite la mémorisation et peut même débloquent certaines difficultés d'apprentissage. Langage universel, elle favorise l'inclusion, renforce la coopération et ouvre de nouvelles portes vers les savoirs. Créative et joyeuse, elle apporte aussi une énergie positive au quotidien des classes. Ce dossier d'*Entrées libres* met en lumière les nombreux bienfaits de la musique à l'école, à travers des projets concrets menés sur le terrain et une étude qui souligne son rôle dans l'apprentissage des langues.

Dans les couloirs ou les classes de nos écoles, il suffit parfois qu'une note résonne, qu'un rythme s'installe ou qu'une voix se fasse entendre pour que le tumulte ambiant cède sa place à l'écoute. C'est qu'à l'école, les notes de musique ne servent pas qu'à remplir des cahiers ou à rythmer des récré. Elles y ouvrent des portes parfois insoupçonnées vers d'autres savoirs et d'autres manières d'apprendre.

« La musique apprend aux élèves à écouter, à se concentrer, à mémoriser autrement », souligne d'entrée Emmanuelle Detry, coordinatrice PECA pour le SeGEC. « C'est très transversal, avec des bienfaits pédagogiques ou plus généraux qui sont vraiment très nombreux. » L'exercice rythmique entraîne, par exemple, le séquençage — si utile en mathématiques — tandis que les chansons facilitent la mémorisation rapide et durable du vocabulaire, des déclinaisons ou de règles complexes.

La musique constitue aussi une approche alternative pour des élèves en difficulté. Elle contourne certains blocages liés à la lecture, aux langues ou même aux mathématiques, en mobilisant d'autres zones du cerveau. « Des enfants qui n'accrochent pas avec une approche plus intellectuelle ou classique trouvent parfois, grâce à la musique, un chemin qui débloquent des situations restées sans issue », ajoute la coordinatrice.

La musique, un langage universel

Dans des classes multiculturelles, la musique peut aussi se révéler comme un moyen de communication qui franchit les barrières linguistiques. Elle en devient alors un puissant outil d'inclusion qui valorise les différences, les bagages culturels et les traditions musicales de chacun, en mettant tous les élèves sur un pied d'égalité. « Les rythmes africains, les quarts de ton arabes ou les chansons d'enfance viennent enrichir le paysage musical commun et montrent que tout peut être valorisé », explique-t-elle.

Dans la même logique, la musique peut contribuer à la construction du collectif à l'école. Faire de la musique ensemble, demande d'apprendre à écouter l'autre et à attendre son tour. Une discipline de groupe qui s'installe souvent naturellement, sans que des règles ne soient imposées.

« Sans oublier que la musique, c'est aussi ludique, créatif et souvent joyeux. En classe ou à l'école en général, elle apporte une énergie qui rayonne sur tout le reste de manière positive », conclut Emmanuelle Detry.

La musique : une discipline aux atouts insoupçonnés ! Retrouvez notre podcast "L'Heure de Fourche" sur toutes les plateformes d'écoute.

le.segec.be/m/lheuredefourche





Aider les enseignants à intégrer la musique à l'école

Mais pour que ces bienfaits se déploient pleinement, encore faut-il accompagner les enseignants, dont certains sont peu à l'aise ou craignent d'utiliser de la musique en classe. Si le PECA joue bien évidemment un rôle de premier plan en la matière, d'autres acteurs contribuent à faire de la musique un puissant levier éducatif. Comme certaines hautes écoles dont l'IMEP (Institut Royal de Musique et de Pédagogie), qui par ses formations, ses projets pédagogiques et son nouveau département Musique & Transmission soutient activement les enseignants dans cette démarche.

« Ce nouveau département a été créé en avril 2025 », précise Julien Maréchal, son directeur. « Il regroupe 4 entités qui existaient déjà chez nous - la section Pédagogie musicale, la section Musiques de tradition orale, le projet Melchior et le Consortium 3. Nous trouvons intéressant de les rassembler de manière à développer une approche globale de la musique, entre pédagogie, patrimoine et création. »

Un nouveau département transversal à l'IMEP

La section Pédagogie musicale, c'est l'endroit où l'on forme les futurs enseignants de musique pour le fondamental, le secondaire et les académies. Des cursus qui sont enrichis par de nombreux projets concrets, dont des activités dans les écoles. La particularité de la section ? Elle accorde une large place aux musiques de tradition orale, en lien avec le projet Melchior.

Ce projet, né en 2018, collecte, archive et diffuse le répertoire traditionnel musical de Wallonie, via une plateforme en ligne, des enquêtes de terrain et des événements participatifs.

La section Musiques de tradition orale propose, comme son nom l'indique, un certain nombre de cursus différents des musiques de tradition orale. Elle vise à former des musiciens au langage de l'oralité, à les rendre capables de se saisir de l'héritage des traditions orales pour développer une musique actuelle, personnelle et enracinée.

Enfin, le Consortium 3, lié au Pacte, conçoit des outils pédagogiques artistiques accessibles sur la plateforme E-classe.

« Actuellement, le département travaille sur le clapping », conclut Julien Maréchal. « Un projet qui va demander à la section Melchior d'effectuer en premier lieu des recherches au sein de nos ressources de musiques traditionnelles. Ensuite, ce sera à la section Musiques de tradition orale de les réactualiser. Enfin, la section Pédagogie aura pour mission de créer des vidéos avec ces ressources sur le clapping afin qu'elles puissent être utilisées dans les écoles. »

■ Gérald Vanbellingen



Kachpatavoix : une nouvelle expérience musicale et unique !

En ce début d'année scolaire, l'IMEP a lancé un nouveau projet à destination des écoles secondaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Baptisée Kachpatavoix, cette expérience musicale inédite n'est pas qu'un simple concours, c'est une rencontre vocale et humaine. Pour participer, chaque chœur (de maximum 40 choristes) envoie la vidéo d'un chant avant le 6 décembre 2025. Quatre groupes seront alors sélectionnés et pourront participer à une grande journée chantante qui se déroulera à Namur, le 12 mai 2026. Au programme de cette journée : des prestations croisées, le tournage d'un clip, des chants communs, du coaching par les étudiants de l'IMEP ainsi qu'une rencontre avec le chœur pop de l'institut. À signaler que les chœurs sélectionnés pour la finale s'engagent à travailler deux chants communs, dont un lié au projet Melchior évoqué ci-contre.

Zoom sur quelques ressources musicales :

- La page du Parcours d'Éducation Culturelle et Artistique qui met en lumière des outils, projets et événements en lien avec le PECA : le.segec.be/PECA
- La plateforme numérique gratuite « VOX, ma chorale interactive » qui a pour objectif de faciliter la pratique du chant choral à tous les niveaux en offrant des ressources pédagogiques accessibles et variées. le.segec.be/VOX
- Le Fonds FNRS « Recherche-Création » de l'UCLouvain qui allie arts et recherche : le.segec.be/UCL_FNRS
- Le Centre d'excellence en pédagogie musicale au Canada : le.segec.be/CEPM_Canada

Plus d'infos sur le département
Musique & Transmission de l'IMEP :
imep.be/section-pedagogique/





« ART-EN-CIEL », QUAND LES ÉLÈVES DEVIENNENT LES MAESTROS DE LEURS APPRENTISSAGES

À l'école libre de Charneux, l'art et la musique ont pris leur quartier au cours d'une semaine intense et immersive. Grâce au projet « Art-en-ciel », l'ensemble des élèves a pu explorer un univers sensoriel et créatif hors du commun, guidé par des bénévoles passionnés, une équipe éducative audacieuse et des professionnels, venus notamment de l'Académie de Welkenraedt. Cette initiative a ouvert leurs horizons et redéfini les contours de l'apprentissage.

Des élèves tout sourires, attentifs, à l'écoute et qui battent la mesure face à des professeurs de l'Académie de Welkenraedt venus spécialement en classe pour leur proposer un voyage musical, interactif et immersif baptisé « Le rêve de Tom ». Voilà une des images sorties des nombreuses activités qui avaient été imaginées à l'école libre de Charneux dans le cadre de leur projet « Art-en-ciel ».

Le projet avait pour objectif de faire découvrir l'art et le monde musical aux élèves, leur permettre d'expérimenter, de ressentir des émotions et, pourquoi pas, de faire naître des vocations.

Les académies de musique, aux portes de l'école ?

Et si les professeurs d'académie venaient bientôt prêter main-forte dans les classes ? C'est en tout cas la piste qui se dessine. Après plusieurs projets pilotes – tels que Patchwork ou Esquisse – ayant déjà permis à des musiciens d'intervenir dans l'enseignement obligatoire, l'idée est actuellement de rendre ce dispositif structurel. Un cadre décrets est en discussion pour faire bénéficier à chaque académie d'un quota d'heures, environ 32 par an, qui leur permettrait de collaborer directement avec les écoles. L'objectif consiste à offrir aux élèves un contact privilégié avec des artistes confirmés, tout en soutenant des enseignants parfois peu à l'aise avec la pratique musicale. Une manière de renforcer l'éducation artistique, sans la réserver aux seuls spécialistes.

Apprendre sans s'en rendre compte

« C'était divin », se rappelle Mariette Delhez, l'institutrice à l'initiative du projet. « Très peu d'enfants n'ont pas accroché aux activités et la plupart a vraiment adoré. Il suffisait de voir leur motivation, leur curiosité et leur engouement pour comprendre que quelque chose se passait. Cette semaine a réellement été d'une richesse exceptionnelle en découvertes, en motivation, en émotions et en apprentissages. Les élèves ne s'en sont probablement pas rendu compte, mais ils ont travaillé à 2000% pendant cette semaine. La musique a seulement constitué une autre approche, moins classique et davantage axée sur le plaisir et la motivation. »

Et si l'école de Charneux a pris la bonne habitude de mener des projets d'envergure d'année en année, l'idée de la semaine « Art-en-ciel » revient notamment à Mariette Delhez. « J'adore la musique et je trouve qu'on n'en fait pas assez à l'école de manière générale. J'avais donc envie de faire entrer l'art et la musique à l'école. Je l'ai proposé aux collègues en fin d'année précédente et j'ai lancé les contacts dans la foulée. Au départ, j'avais imaginé une comédie musicale, mais c'était sans doute trop ambitieux. Nous avons alors bifurqué vers des ateliers musicaux, toujours avec cette volonté de faire venir des artistes et des gens dont c'est le métier à l'école. Nous avons notamment contacté l'Académie de Welkenraedt, avec qui la coopération a été excellente, ce qui nous a permis de coconstruire un programme hyper complet. »

Parmi les ateliers proposés, on retrouvait de la découverte d'instruments (la guitare, la basse, le cor, la flûte, la harpe, l'orgue, l'accordéon...), du chant, des activités rythmiques,



Une photo issue
d'une animation
de la semaine
« Art-en-Ciel »
© DR

de la danse orientale, du nia, de la zumba, de la danse classique, du folk, de la break dance, du théâtre, de l'impro, de la magie, du cheerleading, de l'art de la parole, du djembé, etc.

« Les enfants découvraient les 10 ateliers pendant les deux premiers jours, puis s'y adonnaient de manière plus spécifique les deux jours suivants avant que notre projet "Art-en-ciel" ne se clôture par une présentation aux parents dans différents lieux de l'école et du village, sous forme d'une promenade-spectacle. »

Différencier ECA et PECA

L'ECA (Éducation culturelle et artistique) est un cours obligatoire, avec un horaire défini (4 h en maternelle, 2 h en primaire et dans le tronc commun) et un référentiel précis à respecter. Le PECA (Parcours d'éducation culturelle et artistique), lui, n'est pas un cours mais un parcours, construit à travers des projets variés et souvent en partenariat avec des artistes ou des académies. L'ECA peut se limiter à des activités ponctuelles et forme aux compétences artistiques de base. Le PECA - qui repose sur les trois dimensions : rencontrer, connaître et pratiquer - encourage de son côté une approche pluridisciplinaire en reliant musique, langues, sciences ou mathématiques. En résumé, on peut dire que si l'ECA structure et forme à des compétences artistiques de base, le PECA ouvre et élargit l'expérience culturelle en la rendant cohérente sur l'ensemble de la scolarité.

Mettre en lumière des élèves qui n'en ont pas l'habitude

« C'est aussi l'un des gros points positifs de cette semaine », ajoute encore Mariette Delhez. « Certaines activités ont permis de mettre en valeur des élèves qui savent jouer d'un instrument de musique, dont des élèves qui ont plus de difficultés à l'école. Et cela a eu un effet très positif : le fait de pouvoir jouer d'un instrument a attisé la curiosité des enfants et mis en lumière des élèves qui n'en avaient pas forcément l'habitude. Un élève avait des étoiles dans les yeux rien qu'à parler de sa batterie. Comme on ne pouvait pas amener sa batterie à l'école, nous avons décidé de nous rendre une fois chez lui pour l'écouter jouer. C'était sa fierté. Pour des enfants de cet âge, ça n'a pas de prix. »

« Toute notre équipe éducative a dû sortir de sa zone de confort. Pas facile parce que tout l'enjeu a été de passer de l'ECA au PECA (voir ci-contre) », complète Isabelle Belboom, la directrice. « Grâce aux différents partenariats et à l'entraide, on a pu mettre sur pied un projet qui n'a rien eu à voir avec ce qu'on aurait pu faire par nous-mêmes. Personne n'a de formation musicale poussée, car on n'avait pas assez de matériel, d'espace ou de temps pour tout faire. En termes d'expérience et de rencontres, les bienfaits qu'en ont retiré les enfants ont été énormes. Quand des gens de l'extérieur viennent à l'école, les élèves en ressortent bien souvent grandis. »

■ **Gérald Vanbellingen**

CHORALE NOTRE-DAME DES ANGES :

QUAND LES VOIX S'UNISSENT, L'ÉCOLE RÉSONNE AUTREMENT

Au Collège Notre-Dame des Anges de Genval, la chorale ne se contente pas de faire chanter les élèves : elle crée du lien, apaise les esprits et fait vibrer les cœurs. Porté par François Philippart, secrétaire de direction et passionné de musique, ce projet musical rassemble les élèves de toutes les années autour d'une passion commune, favorise l'entraide, la confiance en soi et l'épanouissement personnel. Une aventure collective où la musique devient le langage de l'amitié et marque les élèves bien au-delà de leur parcours scolaire.

“ Tout le monde a les paroles ? On y va dans 10 secondes ! C'est bon ? Ok ! 1, 2, 3... »

« Elle sort de son lit, tellement sûre d'elle. La Seine, la Seine, la Seine. Tellement jolie, elle m'ensorcelle. La Seine, la Seine, la Seine... »

C'est avec ces paroles de la chanson « La Seine » de Mathieu Chedid et Vanessa Paradis que les élèves de la chorale du Collège Notre-Dame des Anges de Genval ont commencé leurs habituelles répétitions du mardi midi. Avec à leur tête, un passionné de musique depuis tout petit, François Philippart.

« C'est ma 13^e année à l'école et la 8^e année que la chorale existe. J'ai toujours adoré la musique et j'ai donc commencé par proposer des cours de guitare aux élèves sur l'heure de midi, avant de partir sur cette idée de chorale », se souvient celui qui est aussi le secrétaire de direction de l'école. « On faisait d'abord une répétition par semaine avant que le projet ne prenne de l'ampleur et qu'on passe à deux répétitions hebdomadaires et deux concerts par an, au moins. Ici, l'année vient à peine de recommencer et on compte déjà 30 élèves impliqués dans la chorale, c'est fou. Je me souviens qu'on a commencé à 10 la première année. »

Des élèves de la 1^{re} à la rhéto

Si les filles sont très largement majoritaires, la chorale compte un garçon cette année. « Ils sont plutôt rares, il faut bien l'avouer », poursuit François Philippart. « Mais ce n'est pas une période facile pour les garçons à cet âge-là avec les voix qui muent. On a déjà eu un saxophoniste par le passé qui venait à la chorale, c'était grandiose. Mais au-delà de l'aspect filles-garçons, ce qui est génial, c'est que la chorale réunit des élèves de toutes les années, de la 1^{re} à la rhéto. On se retrouve autour de la musique et puis ça part un peu dans tous les sens. »

Beaucoup d'élèves viennent pour s'évader pendant une heure et pour s'amuser, avec les plus grands qui prennent les plus jeunes sous leur aile, des amitiés qui se créent, un esprit de groupe aussi. Une appartenance qui perdure même quand les rhétos quittent l'école. « Des anciens reviennent assez souvent chanter avec nous. C'est signe que ça marque un peu leur parcours – en toute modestie. Car on sort du stress quotidien de l'école, on s'entraide et même si ça reste amateur, on produit quelque chose de vraiment bien. Quand je prends un peu de recul, c'est génial de voir que j'ai pu leur transmettre mon bagage musical. »

Cette année scolaire de la chorale a débuté en fanfare. « L'année passée, j'ai vu passer un appel à projet baptisé "On chante dans mon école" (voir ci-dessous) et je me suis dit qu'il fallait qu'on participe. On a fait une vidéo, on l'a envoyée et puis... ça a pris une ampleur qu'on n'avait pas



François Philippart a lancé la chorale il y a 8 ans © Thierry Gridlet

imaginée ! On a d'abord été contactés pour nous annoncer qu'une délégation viendrait nous remettre le label du projet. Puis, nous avons appris que la ministre Glatigny viendrait en personne. On a alors rameuté des anciens élèves qui sont revenus pour l'occasion. Ça a été génial. Les élèves ont été valorisés pour leur engagement dans la chorale, et ça, c'est très important aussi. »

Deux concerts par an, au minimum

Depuis quelque temps, la chorale s'est lancé le défi de tenir des concerts soit en fin d'année ou au profit d'association comme l'« Arche de Marie ». « Depuis 3 ans, on collabore avec l'école spécialisée La Clairière à Watermael-Boitsfort. Ils nous accueillent de manière formidable et enthousiaste pendant une journée, c'est toujours un moment génial. »

Pendant les jours blancs aussi, la chorale conserve son esprit de groupe. « J'essaie toujours d'organiser quelque chose de spécial comme un concert citoyen. Mais on pourrait très bien imaginer aller chanter dans une maison de retraite ou autre. L'idée, c'est de passer du temps ensemble – comme lors des répétitions d'ailleurs – et ça les marque. La chorale, c'est vraiment plus que juste chanter. De mon côté, ça me valorise aussi et apporte une autre dimension à mon poste de secrétaire de direction. »

■ Gérald Vanbellingen

Découvrez deux des chansons interprétées par la chorale du Collège Notre-Dame des Anges lors de concerts tenus en 2024.

- « Somewhere only we know » (de Keane) : bit.ly/Ange_Somewhere
- « Vois sur ton chemin » (Les choristes – Coulais et Barratier) : bit.ly/Anges_Chemin

« Une magie opère, on est toutes ensemble sans jugement, on s'écoute et on s'amuse ensemble »

À l'occasion d'une de leurs répétitions, nous sommes allés à la rencontre des membres de la chorale. « Ça fera ma troisième année dans la chorale », explique Alessia, une élève de 5^e année. « J'avais entendu la chorale au cabaret de l'école et j'ai adoré entendre leurs voix. J'ai alors essayé et j'ai adoré l'ambiance, le prof – qui est vraiment génial – et puis ce qui me plaît, c'est qu'on est toutes ensemble sans jugement, on s'écoute et on s'amuse ensemble. C'est hyper motivant. »

« Et puis, ça permet de faire des rencontres. On ne se connaissait pas avant », ajoute Elise, une autre élève de 5^e. « Avec Alessia, on avait quelques amis en commun, mais c'est tout. Notre amitié a vraiment commencé avec la chorale. On a le même âge toutes les deux et on rencontre aussi pas mal d'élèves des autres années, ce qui est très chouette. »

« De mon côté, j'ai toujours adoré chanter mais je n'avais jamais osé intégrer le cabaret de l'école », complète Laureline. « Ma maman m'a un peu poussée à tester la chorale et elle a bien fait ! La musique ça me fait vibrer. Quand je chante toute seule ou dans la chorale, je me sens mieux. Ici, quand on est toutes ensemble, il y a une sorte de magie qui opère avec toutes nos voix qui se mélangent. »



© Thierry Gridlet

Toi aussi, chante dans ton école !

« On chante dans mon école » est un projet porté par le PECA qui invite les écoles de la Fédération Wallonie-Bruxelles à célébrer le chant comme outil d'expression, de cohésion et de créativité. Accessible à tous, cette initiative valorise la pratique vocale sans souci de performance, en mettant l'accent sur le plaisir de chanter ensemble. Les élèves sont encouragés à explorer tous les styles musicaux – du rap au classique – et à partager leur expérience via de courtes capsules vidéo. Un projet qui favorise le développement de compétences artistiques, linguistiques et sociales tout en sensibilisant à la diversité musicale. Dernière précision, mais importante, ce projet n'a pas de date de fin. Alors n'hésitez pas à vous lancer !

Plus d'infos : peca.be/on-chante-dans-mon-ecole



« Apprendre une langue, c'est aussi en apprendre sa mélodie »

Et si le chant et le rythme pouvaient aider vos élèves à mieux parler néerlandais, anglais ou toute autre langue étrangère ? Professeure en linguistique et didactique du néerlandais à l'UCLouvain mais aussi musicienne, **Pauline Degrave** explore depuis plusieurs années les effets de la musique sur l'apprentissage. Ses recherches révèlent un potentiel insoupçonné où le chant, le rythme et la mélodie peuvent s'avérer de précieux alliés pour les profs de langues modernes. Elle évoque également quelques pièges à éviter.

Pourquoi vous êtes-vous intéressée à l'influence de la musique dans l'apprentissage des langues ?

« En tant que linguiste et musicienne, j'ai voulu m'intéresser à une double question de départ. D'un côté, je voulais savoir si l'utilisation de la musique, des chansons et des rythmes en classe pouvait se révéler bénéfique pour l'apprentissage d'une langue. De l'autre, je me suis demandé si un talent musical pouvait aider un élève dans l'apprentissage d'une langue étrangère. Et pour explorer ces questions, je me suis concentrée sur l'apprentissage du néerlandais en Belgique francophone. Cette langue a une "prosodie" (ou une mélodie de la langue) différente du français. De manière concrète, cela signifie qu'en français, on accentue la fin des mots ou

des phrases. Alors qu'en néerlandais, l'accent tombe sur certaines syllabes, parfois au début ou à la fin des mots, cela varie. Une différence de taille qui peut expliquer pourquoi les francophones gardent un accent si marqué en néerlandais, même après des années de pratique. En effet, ils appliquent la prosodie du français au néerlandais, ce qui en plus de l'accent très lourd, rend leurs mots parfois difficiles à comprendre, même pour des néerlandophones, et frustre pas mal, tant les apprenants que leurs interlocuteurs. »

Et la musique peut corriger cela ?

« Elle peut en tout cas aider, les résultats sont clairs là-dessus. Comme le montre mon étude dans laquelle on a fait percevoir des mots de néerlandais à des apprenants, mais dans des conditions différentes. Les premiers ont écouté des mots de vocabulaire parlés. Les seconds ont eu droit à une pulsation au moment de l'accent et pour les derniers, ces mots ont été chantés. Les résultats de ces perceptions se sont révélés frappants. On voit que les apprenants perçoivent clairement mieux ces mots quand ils sont chantés. La pulsation a induit une amélioration par rapport aux mots parlés, où les résultats étaient les plus mauvais. L'explication, c'est que la mélodie des mots chantés ajoute des indices supplémentaires qui guident l'oreille. On pourrait dire qu'elle "rééduque" notre perception des mots, qu'on les entend mieux, ce qui améliore notre compréhension globale. »

Le fait d'être musicien change-t-il la donne ?

« Absolument. On avait à chaque fois divisé les apprenants en deux groupes : les musiciens et les autres. Tous les résultats le prouvent : les musiciens, et même les simples amateurs qui fréquentent régulièrement des concerts, surpassent les autres. Il était même assez interpellant de constater qu'un élève musicien qui n'a jamais suivi de cours de néerlandais en immersion s'en sort parfois mieux qu'un élève non musicien en immersion. Cela signifie que la variable musicale est une sorte de facteur caché dans l'apprentissage d'une langue qu'on oublie trop souvent de prendre en compte à l'école. »



© DR

QUELQUES RESSOURCES PRATIQUES

Taalraps Exercices rythmiques sous forme de rimes ou de raps qui travaillent le rythme et la prononciation.

Jeu du bingo lexical Variante du jeu classique dans lequel l'enseignant et/ou l'élève désigné annonce des mots en néerlandais qu'il faut reporter sur une grille.

LyricsTraining Site gratuit proposant des exercices interactifs sur les paroles de chansons dans plusieurs langues, dont le néerlandais.

Hapklaar de la Taalunie Matériel pédagogique gratuit en ligne en lien avec la culture et l'actualité et qui intègre souvent de la musique.

Quels autres bénéfices concrets la musique apporte-t-elle en classe ?

« Ils sont multiples. D'abord, la musique agit sur le plan psychologique : elle réduit l'anxiété et crée un climat plus détendu, favorable aux apprentissages. Ensuite, elle motive les élèves : écouter et chanter des chansons, c'est entrer dans la culture de la langue. Des études montrent d'ailleurs que les élèves sont demandeurs d'intégrer de la culture dans les cours de néerlandais. Ça les motive et améliore leur apprentissage de la langue. Enfin, la musique améliore aussi la mémorisation du vocabulaire, de la grammaire, et la perception des sons nouveaux. Des études montrent que des musiciens identifient plus facilement des sons qui n'existent pas dans leur langue maternelle. »

Comment traduire vos résultats dans une salle de classe ?

« Il existe une foule de pistes pratiques. On peut citer les dialogues rythmés ou taalraps qui permettent de travailler intonation et accentuation tout en restant ludiques. Les jeux d'écoute, comme un bingo lexical construit à partir d'une chanson, obligent les élèves à prêter une oreille très attentive à la prononciation. Enfin, intégrer des chansons authentiques, en lien avec l'actualité ou la thématique du cours, constitue souvent une manière efficace de donner du sens à l'apprentissage. Je le constate souvent d'ailleurs : lorsqu'un étudiant découvre une chanson qui lui plaît en cours, il la réécoute spontanément en dehors de la classe. L'apprentissage continue alors sans effort. »



Pauline Degraeve © DR



Un exemple d'atelier animé par Pauline Degraeve © DR

Vous évoquez aussi certains pièges...

« Oui, tout outil a ses limites, y compris la musique. Certaines chansons ne respectent pas la prosodie de la langue et risquent de créer de mauvaises habitudes. C'est le cas lorsqu'on traduit directement une mélodie française en néerlandais : l'accent tombe au mauvais endroit et cela induit en erreur. Enfin, il existe une autre limite à laquelle les enseignants doivent être attentifs : les activités musicales profitent surtout aux élèves à l'aise avec le rythme. Si l'enseignant n'y prend pas garde, il risque de renforcer les inégalités au sein de sa classe. L'important est donc de varier les approches, pour que chacun y trouve son compte. »

Quels retours recevez-vous des enseignants que vous formez ?

« Beaucoup me disent être convaincus mais manquer de ressources actualisées. Les profs connaissent peu la musique néerlandophone récente. C'est pourquoi je propose des playlists mises à jour et je recommande des plateformes comme LyricsTraining qui offrent du matériel clé en main. Je constate aussi que les enseignants apprécient d'avoir des activités ludiques mais simples à mettre en place. Un jeu d'écoute ou un dialogue rythmique ne demandent pas de gros moyens et peuvent dynamiser toute une séquence. »

Et la suite de vos recherches ?

« Je rêve de lancer une recherche-action dans des écoles. L'idée serait de coconstruire avec des enseignants du matériel musical adapté à leurs classes et de mesurer son impact réel sur : la prononciation, la motivation et la confiance des élèves. Nous savons déjà que la musique a un effet sur la perception. Mais qu'en est-il de la production orale ? Quels bénéfices concrets sur le long terme ? Voilà ce que j'aimerais explorer. Mon objectif est clair : montrer qu'apprendre une langue, c'est aussi apprendre à en goûter la musique. »

■ **Gérald Vanbellingen**

One life!? RÉVOLUTIONNE L'ORIENTATION DES JEUNES DANS UN MONDE INCERTAIN

Face aux mutations profondes de notre société, comment accompagner les jeunes dans leur quête d'orientation ? Nicolas Gazon, conseiller en orientation et créateur de l'outil *One Life !?*, propose une approche novatrice qui allie connaissance de soi et exploration des possibles. Lancée début 2025, cette « boîte à outils » repense l'accompagnement à l'orientation en s'appuyant sur une vision globale et systémique de l'individu.

One Life !? se présente comme une véritable boîte à outils de l'orientation, conçue pour aider toute personne – élève du secondaire, jeune adulte – à trouver sa place dans un monde rempli d'incertitudes. « Pour pouvoir trouver sa place, il y a vraiment la nécessité de bien comprendre qui on est », explique Nicolas Gazon, fondateur du projet.

L'outil se structure autour de deux axes principaux. D'une part, la connaissance de soi : « On est des êtres pluriels », souligne-t-il. Les jeux de cartes permettent de croiser différentes approches – ennéagramme, outils inspirés du MBTI ou de Process Com – habituellement utilisées séparément. Cette approche croisée vise à « aborder le jeune dans sa globalité », ce qui est particulièrement utile pour les jeunes rencontrant des difficultés dans leur parcours scolaire.

D'autre part, l'exploration des possibles : avec 250 cartes « environnements », le jeune peut découvrir et trier les activités professionnelles, citoyennes et de loisirs. L'objectif ? Composer « une vie où il va pouvoir déployer son potentiel, apprendre ce qui l'intéresse et s'enrichir existentiellement. »

Un outil né du terrain

La genèse de *One Life !?* puise dans l'expérience concrète de Nicolas Gazon. Enseignant à l'école de l'Assomption de Boitsfort, qui accueille des jeunes « parfois un petit peu plus sensibles, plus fragiles », il a aussi travaillé pour le programme Tremplin de l'association Iffeurope, accompagnant des jeunes en décrochage universitaire.

« La boîte met en image tout ce qu'on proposait de faire pendant cet accompagnement », raconte-t-il. C'est la rencontre avec Lola D'Haenens, graphiste, qui a permis de formaliser visuellement ces approches. Deux ans et demi de développement ont été nécessaires, avec un prototype testé à 80 exemplaires dans divers contextes.

L'efficacité de *One Life !?* repose en partie sur l'aspect visuel : « Si le jeu n'est pas beau, les jeunes n'ont pas envie de l'utiliser », observe Nicolas Gazon. Les retours sont positifs : « Ça les apaise parce que tout d'un coup, c'est plus clair sur

qui ils sont et surtout ce qui se dessine pour eux ». À la fin, une photo des cartes et un rapport explicatif sont fournis, avec des lieux concrets de formation ou de bénévolat.

L'outil intègre également les Objectifs de Développement Durable, sensibilisant aux grands enjeux contemporains.

Un modèle économique original

One Life !? adopte une philosophie « open source » particulièrement innovante. « Notre but, c'est de rendre les outils d'orientation accessibles à tous », explique Nicolas Gazon, critiquant un marché où « des outils privés coûtent très cher » avec des mises à jour payantes régulières.

Une fois la boîte acquise, l'utilisateur accède à tous les fichiers PDF et peut les imprimer selon ses besoins. Les professionnels peuvent partager des scénarios pédagogiques sur la plateforme.

Des perspectives d'expansion ambitieuses

Nicolas Gazon travaille sur des outils complémentaires, « *One Life !?* pour tous et toutes ». Un module pour jeunes réfugiés, développé avec la Croix-Rouge, sortira fin 2025. Un appel à projets auprès de la Fondation Roi Baudouin vise les « jeunes à la croisée des secteurs » : ceux avec des besoins spécifiques, des handicaps ou en grande précarité.

L'ambition reste d'obtenir des financements publics pour des formations gratuites. *One Life !?* démontre qu'une autre approche de l'orientation est possible, plus humaine et adaptée aux défis du XXI^e siècle.

■ Pauline Jans

Lien vers l'outil :
orientation-grainesdesoi.com/one-life





LIEN CPMS-ÉCOLE :

DES PROJETS DE CENTRE

POUR MIEUX SE COMPRENDRE

Avec la rentrée scolaire, les nouveaux projets des centres PMS (CPMS) entrent en application. Dans le numéro de juin d'*Entrées libres*, nous expliquions la démarche de renouvellement de ces projets. Au-delà du respect des prescrits légaux, il s'agit, pour les CPMS, de rester en phase avec les évolutions sociétales. En ce mois d'octobre, nous nous sommes demandé comment ils étaient désormais mis en place.

Christophe Mussolin est le directeur du CPMS libre d'Ottignies-Louvain-la-Neuve. Afin d'informer les écoles du contenu et de l'esprit de son nouveau projet de centre, il a décidé de rassembler l'ensemble des directions des écoles partenaires. Un moment d'échange inédit et très riche.

« Notre projet de centre met en place un changement de fonctionnement. J'ai pris l'initiative d'inviter l'ensemble des directions des huit écoles fondamentales dans notre centre (NDLR : un projet pour le secondaire et un autre pour l'enseignement spécialisé verront le jour dans les prochaines semaines). Il était important de mettre du sens sur ce changement. »

Christophe donne une double fonction au document. « C'est un outil interne dans lequel l'équipe a pu redéfinir ses missions et c'est un outil de collaboration avec les écoles qui reclarifie le cadre de nos missions. Nous y avons pointé ce qui peut créer des tensions pour que chacun respecte l'autre. On est différents mais notre but est commun : le bien-être des enfants. »

Et le directeur du centre de revenir sur ces potentiels points de tension. « Le secret professionnel auquel nous sommes soumis est parfois mal compris. L'autre grande question est la différence de rythme. L'école est plutôt sur une année scolaire tandis que nous sommes parfois sur plusieurs années. J'ai donc fait le choix de remettre ces nœuds en lumière. » Le but est évidemment positif et constructif. Comment gérer la communication en tenant compte de ces différences ? Sur ces constats, comment mieux collaborer ?

« Cette rencontre fut un succès qu'on n'avait pas imaginé », se réjouit Christophe Mussolin. « Nous avons pu avoir des moments informels avec ces directrices et directeurs et ils ont pu en avoir entre eux. Cela m'a permis de mieux cerner leurs réalités. Ils m'ont dit que sortir de leur contexte leur avait donné du temps pour revenir à l'essence même du métier : l'élève et son bien-être. Cette rencontre a mis du sens sur les nœuds. La demande générale est d'organiser d'autres moments comme ceux-ci. »

Le directeur du CPMS brabançon pense déjà à la suite.

« Après cette rencontre collective, je vais me rendre avec mes collègues dans chaque école, à la rencontre de chaque réalité. »

On est différents mais notre but est le même.

Le son de cloche est identique du côté des directions d'école. « C'était un moment très pertinent », relate Alan Boucquiaux, directeur du Collège du Biéreau à Louvain-la-Neuve. « Christophe a été très transparent sur ce qu'il projetait. Nous avons pu également mettre en lumière nos attentes, nos questionnements et ceux de nos équipes sur des sujets comme la confidentialité. »

« Le remaniement du CPMS était très intéressant à entendre. La dynamique collective mise en place pour bénéficier de l'apport des différents membres de l'équipe du centre aussi. Nous avons déjà eu notre rencontre individuelle avec Christophe et Chloé, notre référente PMS. Cela donne aussi de la visibilité au CPMS, un partenaire important de l'école qui voit l'enfant dans sa globalité. Dorénavant, le centre PMS participera d'ailleurs aux conseils de classe », conclut Éric Verbauwheide, directeur de La Petite École de Gentinnes.

■ Arnaud Michel



L'alternance dans le supérieur crée progressivement sa place dans les cursus

© DR

En août dernier, le SeGEC organisait sa traditionnelle Université d'été sur le lien entre les mondes de l'école et de l'entreprise. Un large écho en avait été fait dans l'*Entrées libres* de septembre. Pour prolonger la thématique, nous vous proposons un focus sur l'alternance dans l'enseignement supérieur.

Moins connue que l'alternance dans l'enseignement secondaire, l'alternance dans le supérieur voit son offre augmenter ces dernières années, que ce soit dans les hautes écoles ou dans les universités, en bachelier ou en master. Mais de quoi parle-t-on ?

Comme son nom l'indique, une formation en alternance consiste en une articulation de deux lieux de formation : un établissement d'enseignement supérieur et un milieu professionnel. Ce partenariat est très exigeant puisqu'il nécessite un investissement considérable de chacune des parties prenantes : entreprise, institution, enseignant, maître de stage et étudiant.

Dans le cadre de l'enseignement supérieur, les programmes d'étude prévoient un minimum de 40% de périodes d'activités en entreprise et au moins 40% dans l'établissement d'enseignement. La liberté est laissée aux écoles de ventiler les 20% restants.

Pour connaître les débuts de l'alternance dans le supérieur, il faut remonter à 2011, et au décret du 20 octobre. Celui-ci organisait 5 expériences pilotes. Ce décret a été abrogé en 2016 et remplacé par le décret organisant l'enseignement supérieur en alternance.

Cette modalité d'enseignement est née dans le contexte de grande proximité avec les milieux professionnels, sous l'impulsion forte de fédérations professionnelles pour répondre aux besoins de métiers en pénurie. Les établissements qui se sont lancés dans l'aventure se sont d'abord engagés dans des études de masters en alternance (ex. : master en génie analytique, master business analyst...) et puis dans des bacheliers (ex. : bachelier en génie électrique), avec un réel succès mais néanmoins, et c'est encore bien souvent le cas, une difficulté à trouver des lieux de stages.

Selon le décret, l'enseignement supérieur en alternance peut être organisé dans des domaines d'études qui mènent à des métiers en pénurie, à de nouveaux métiers, à des métiers en évolution, à des métiers liés au développement durable ou à des métiers en lien avec la reprise économique : information et communication ; sciences politiques et sociales ; sciences économiques et de gestion ; sciences biomédicales et pharmaceutiques ; sciences ; sciences agronomiques et ingénierie biologique ; sciences de l'ingénieur et technologie ; art de bâtir et urbanisme.

Une formation qui imbrique établissement d'enseignement supérieur et milieu professionnel

Les cursus organisés en alternance donnent accès à des diplômes de l'enseignement supérieur qui sont de même niveau et de valeur égale à ceux délivrés dans le cadre de cursus organisés en plein exercice.

Même si moins de 1% des étudiants (537) choisissent cette voie (chiffres de 2023-2024), le nombre de programmes est en constante augmentation. En 2024-2025, 22 programmes étaient organisés (4 bacheliers et 18 masters) dont 16 l'étaient par des hautes écoles. Dans l'enseignement catholique, la HELHa, la HE Vinci, l'Henallux, l'ICHEC, l'ECAM, l'ISFSC, l'EPHEC et la Helmo proposent ce type de formations. ■ **Arnaud Michel**

Toutes les infos et plus encore sur
le.segec.be/alterSup





« NAVIGUER DANS L'INSTABILITÉ.

VERS UNE GOUVERNANCE PLUS ROBUSTE ? »

© DR

Réunis pour leur séminaire de rentrée, les directions des hautes écoles et des écoles supérieures des arts du réseau ont exploré deux enjeux majeurs : la voix des étudiants face aux grandes mutations de la société ainsi qu'une profonde réflexion sur le management humain comme levier de transformation du travail éducatif.

Cette journée s'est ouverte avec l'intervention de Corentin Melchior, jeune diplômé assistant social, venu porter la voix des étudiants à partir de « *L'appel de Toulouse pour l'école de demain* ». Face aux cinq grandes transformations actuelles — vivre-ensemble, société, écologie, technologie et monde du travail — il a souligné l'urgence d'une gouvernance éducative plus réactive et inclusive. Parmi ses propositions phares, la création d'une charte de l'intelligence artificielle à destination de l'ensemble des acteurs du système éducatif, récemment concrétisée par le SeGEC.

Michel Ajzen a poursuivi les débats en invitant les participants à « *repenser le travail au travers du management humain* ». Ce professeur au département des sciences du management de l'UNamur a mis en évidence un paradoxe : malgré les discours sur le bien-être, la bienveillance ou la gestion des talents, le management reste centré sur la performance et les résultats, souvent au détriment d'une réelle transformation des pratiques.

« 3 R » qui redonnent du sens au travail

Mais une autre voie existe. Le management humain propose un changement de paradigme. Il ne s'agit plus d'optimiser l'efficacité des travailleurs, mais de renforcer la robustesse des organisations.

Ce modèle repose sur trois piliers (les « 3 R ») qui redonnent du sens au travail. La **réflexivité** pour permettre aux travailleurs de prendre du recul et de questionner le sens de leurs actions. Le travail **réel**, pour reconnaître que le travail est le fruit d'ajustements d'imprévus quotidiens et de créativité. Et la **reconnaissance** pour valoriser les personnes pour ce qu'elles font réellement, et non uniquement pour leurs résultats objectivés. Novatrice, cette approche invite à changer

de regard : il ne s'agit pas de diriger mais d'accompagner, de soutenir et d'enrichir les parcours.

L'après-midi a permis aux directions de s'approprier ces idées en travaillant sur des problématiques concrètes. Un fait nous a marqués. Les trois groupes ont convergé vers une même question : comment mieux articuler les rôles des personnels administratifs, des directions et des enseignants, et renforcer le sentiment d'appartenance à une communauté éducative, dans un contexte instable et chargé ?

Les pistes évoquées ouvrent des perspectives : hybridation de certaines fonctions pour créer des ponts entre tâches pédagogiques et administratives ; journées pédagogiques ouvertes à tous ; valorisation des rôles souvent invisibles ; implication accrue des directions dans la reconnaissance du travail réel... Autant de leviers pour incarner les valeurs du réseau au quotidien.

Si le management humain ne donne pas de recette toute faite, il fournit des repères concrets pour transformer les relations de travail et renforcer l'engagement collectif. Ce séminaire a aussi rappelé combien il est précieux pour les directions de se retrouver, réfléchir ensemble et raviver le plaisir de collaborer, au service de ce qui fonde l'identité du réseau : la primauté des relations humaines et l'élan d'avancer ensemble. ■ **François Tollet**

Pour aller plus loin :

« *L'appel de Toulouse pour l'école de demain* » (2024). Calaméo : le.segrec.be/AppelToulouse

TASKIN, L., & DIETRICH, A. (2024). *Management humain : une approche renouvelée de la GRH et du comportement organisationnel*. De Boeck supérieur.



NOUVEAU

CELLULE DE DÉVELOPPEMENT PÉDAGOGIQUE

UNION ENTRE EXPERTISE ET TERRAIN

Le paysage éducatif du SeGEC évolue. Cette année marque un tournant avec la fusion du Service de production pédagogique (SPP) et des conseillers de l'enseignement fondamental (SeDEF), donnant naissance à une nouvelle Cellule de développement pédagogique (CDP). Une collaboration qui promet de renforcer l'accompagnement des enseignants en mariant expertise théorique et réalité du terrain.



Aude Bouckhuyt et Catherine Deroo ©DR

Deux profils complémentaires

Aude Bouckhuyt, issue du SPP, incarne l'experte disciplinaire. Mathématicienne de formation, elle a rejoint le SeGEC il y a six ans après plusieurs années d'enseignement en haute école. « *Le côté variété me plaît énormément* », confie-t-elle. « *Aucune journée ne ressemble à l'autre.* » Son quotidien s'étend de la relecture d'outils pédagogiques à la coordination des évaluations interdiocésaines.

Catherine Deroo, ancienne SeDEF devenue conseillère en langues, apporte la richesse du terrain international. Historienne de l'art, elle a forgé son expertise pédagogique au fil de vingt années en Afrique, parcourant cinq pays. « *J'ai enseigné de la troisième maternelle à la rhéto, dans des écoles françaises, internationales, américaines, australiennes* », raconte-t-elle.



La Cellule de développement pédagogique ©DR

« Cette fusion permet de collaborer vraiment entre ceux qui sont plus sur le terrain et nous qui y sommes moins. Ça nous donne ce lien entre le terrain et la rédaction. »

Une synergie naturelle

« Cette fusion permet de collaborer vraiment entre ceux qui sont plus sur le terrain et nous qui y sommes moins », explique Aude. « Ça nous donne ce lien entre le terrain et la rédaction. »

Catherine confirme : « J'ai besoin de leur expérience en production pour créer quelque chose. Et pour eux, c'est intéressant d'avoir des retours du terrain sur leurs productions. »

Cette complémentarité s'avère particulièrement précieuse dans le contexte de l'arrivée des nouvelles évaluations CLÉ. « On s'est rendu compte qu'on collaborait déjà beaucoup », note Aude. « Il y avait certains conseillers qui venaient déjà à nos réunions pour produire avec nous. »

Les bénéfices de cette fusion se dessinent déjà. « L'enrichissement mutuel parce qu'on se spécialise chacun dans des domaines différents », souligne Catherine. « Le fait de travailler en équipe me donne des personnes pour m'aider quand je bloque. Chaque fois qu'on travaille à plusieurs, ça ouvre les idées. »

Les défis du quotidien

Malgré cet enthousiasme, les défis restent nombreux. Principal ennemi commun : le temps. « Si j'avais une baguette magique, je changerais l'horloge pour qu'elle aille moins vite. Pour pouvoir faire les choses pas toujours en courant. », avoue Aude.

Catherine partage ce sentiment : « Ce qui est fatigant, c'est le fait d'être sur plein de chantiers différents en même temps. J'ai du mal à trouver du temps pour vraiment aller au fond des projets. »

Vers l'avenir

Cette fusion représente plus qu'un simple réaménagement organisationnel. Elle traduit une volonté de repenser l'accompagnement pédagogique en croisant les regards d'experts disciplinaires et de praticiens expérimentés.

« On sent qu'on construit quelque chose », se réjouit Catherine. « Ce sera pour un mieux. » L'objectif ? Proposer aux enseignants des outils toujours plus pertinents, nés de cette alliance entre expertise théorique et connaissance du terrain.

Dans un contexte éducatif en constante évolution, cette nouvelle Cellule de développement pédagogique pourrait bien dessiner l'avenir de l'accompagnement des enseignants : collaboratif, ancré dans la réalité et nourri par la diversité des expériences. ■ **Pauline Jans**



Gilbert Schrynen,

L'ÂME DISCRÈTE DE SAINTE-CROIX,

TOUJOURS À L'ÉCOLE À 82 ANS

Maryse Lallemand, la directrice de l'école primaire Sainte-Croix de Hannut et Gilbert Schrynen ©DR

Gilbert Schrynen a pris sa retraite en 2005 après une carrière d'enseignant entamée plus de quarante ans auparavant. Depuis, il continue, tous les jours, de faire le chemin qui le sépare de sa deuxième maison, le Collège Sainte-Croix à Hannut. À 82 ans, s'il ne fait plus de remplacement en classe, il continue de venir en aide à l'équipe éducative pendant des récréations ou au réfectoire. Un engagement qui procure autant de plaisir à celui qui est devenu une figure importante de l'école, qu'aux élèves, à la directrice et aux enseignants.

MON ANNÉE

Au début et à la fin de l'année je suis :

« C'est avec un réel plaisir que j'attends la rentrée. Pendant ces deux mois de vacances, je vois encore des profs, des élèves, des amis et des gens en général, mais il y a souvent comme un vide qui se fait en moi. Quand on me demande si je reviendrai encore à la rentrée prochaine, je répète toujours : "je ferais encore bien un an." À la fin de l'année, je suis souvent triste de voir partir les élèves. Je suis attentif à tous, mais il y a quelque chose de spécial qui se construit avec certains. Il y en a pas mal qui me demandent si je vais les accompagner au secondaire. »

ET SI ?

Mes premières décisions si je devenais ministre de l'Éducation :

« C'est difficile à dire car je ne suis plus en classe depuis un moment. Mais de manière générale, il faudrait vraiment qu'il y ait une constance à l'école malgré les changements de gouvernement. On dirait que la plupart des ministres introduisent des changements simplement pour montrer qu'ils se bougent, sans se préoccuper de ce que ça représente effectivement. Il est grand temps que ceux qui édictent les lois et les programmes viennent se rendre compte de la réalité du terrain. »

IDÉAL

Une école idéale selon moi ?

« Mon école idéale, c'est le Collège Sainte-Croix tout simplement. Je viens avec énormément de plaisir et j'essaie de faire plaisir aux élèves et à l'équipe en retour. Je suis invité à tous les anniversaires et les voyages, ce qui a noué des relations très fortes. Même si avec le temps, j'ai perdu des collègues, des amis très proches et que l'équipe a fatalement évolué. Mais quand j'ai perdu mon épouse, c'est aussi l'école qui m'a aidé à m'en sortir, à me maintenir actif et à sortir de la solitude. Des amis me demandent d'ailleurs souvent pourquoi je continue d'aller à l'école plutôt que de leur rendre visite ou de m'adonner à des loisirs. Je leur réponds simplement qu'à l'école je me sens vraiment comme chez moi et que je continuerai à venir tant que je suis en bonne santé. Car chaque année de nouveaux souvenirs se forment. Comme quand des élèves m'ont offert un ballon après une classe de mer parce qu'on n'arrêtait pas de jouer au foot, ou quand deux anciennes élèves très timides m'ont demandé si je pouvais aller boire un café avec elles à Hannut. Elles étaient désormais à l'université et ça a été très sympa d'avoir de leurs nouvelles et de savoir ce qu'elles font aujourd'hui. »

CARRIÈRE

Le jour où j'ai décidé d'être prof :

« Est-ce que le métier a été une évidence ? Peut-être bien. Je suis né dans un milieu rural et j'étais tellement à la ferme que j'aurais sans doute pu devenir agriculteur. Mais ma maman me disait toujours qu'elle regrettait de n'avoir jamais pu faire d'études. Grand sportif, j'ai d'abord voulu devenir prof de gym. Seulement, ce n'était possible qu'à certains endroits et ça signifiait aussi enseigner de la gymnastique suédoise, la grande mode de l'époque. Cela ne m'enchantait pas beaucoup. Je me suis donc tourné vers l'école normale à Huy pour obtenir mon diplôme d'instituteur. C'était une autre époque : je pense que j'ai effectué 15 jours de stage et que j'ai dû préparer une seule leçon type, avant de me lancer. Mais j'avais vraiment envie de travailler. »

Le jour où je suis devenu prof :

« J'ai commencé par enseigner dans le spécialisé pendant 3 ou 4 ans, mais j'ai vite compris que ce n'était pas ma vocation. Puis, j'ai rencontré celle qui allait devenir mon épouse à Hannut, où on s'est installés. J'y ai fait la connaissance des Pères Croisiers – le PO de l'école de l'époque – et j'ai obtenu gain de cause. J'ai donc pu commencer à enseigner en P3 puis en P4, avant d'avoir en charge les P5 jusqu'à la fin de ma carrière, en 2005. À l'époque, ce qui m'avait poussé à arrêter, c'était à la fois l'arrivée du nouveau programme intégré avec l'informatique, mais aussi la librairie que nous tenions avec mon épouse. »

Le jour où je suis devenu bénévole :

« La transition a été directe après ma pension. Il faut dire que j'habite à 5 minutes à pied et qu'on formait – et forme toujours – un bon groupe, où plus que des collègues, j'y avais des amis. C'est d'ailleurs une ancienne institutrice devenue ensuite directrice qui m'avait demandé de commencer les surveillances. Comme j'étais très copain avec son mari, instituteur également, j'ai accepté. Je suis alors venu donner un coup de main ici et là, faire des surveillances et même des remplacements. Je venais simplement pour donner de l'aide quand on m'en demandait, ce qui m'a toujours procuré du plaisir. Aujourd'hui, je ne fais plus de remplacement et ce, depuis une dizaine d'années, mais je poursuis les surveillances et les voyages scolaires. J'accompagne d'ailleurs toutes les classes, de la P1 à la P6, que ce soit en classe de forêt, de mer ou lors de voyages à Paris – où j'ai pu accompagner les élèves 17 fois d'affilée. Ce qui a forgé d'immenses souvenirs. »

ÉPANOUISSEMENT

Ma journée-type à l'école :

« Je pars de chez moi vers 11h et à 11h30, je vais aider au réfectoire. Ensuite à 12h00 je commence la surveillance de la récré, qui se termine à 12h50. Je précise que je viens pour donner un coup de main et que je suis toujours accompagné de membres de l'équipe. Pour moi, c'est un vrai plaisir et pour l'équipe c'est une bonne aide je pense, mais je ne voudrais pas qu'on croit que j'assure les surveillances ou le réfectoire tout seul. »

Ce qui me plaît le plus en tant que bénévole :

« Dans tout ce que j'ai fait – à l'école, au club de foot de Hannut ou encore à la librairie – j'ai toujours eu cette volonté de me dévouer pour les autres, de faire plaisir et d'être respectueux. Ici à l'école, les élèves savent que je suis toujours là pour leur parler, discuter, rigoler. Il faut savoir expliquer, ne pas crier et être diplomate. Que ce soit aujourd'hui ou quand j'étais encore instituteur, j'ai toujours fait attention aux élèves qui paraissent "en difficulté" ou qui sont tristes. J'aime prendre un peu de temps pour les reconforter. Et aujourd'hui, il y a pas mal de gens dans la rue qui me reconnaissent en disant : "Bonjour monsieur Schrynen, vous allez bien ?" Ça me fait énormément plaisir, c'est signe que je les ai marqués d'une certaine façon, même si je dois bien avouer que je ne les reconnais plus toujours (rires). »

Les évolutions que je constate dans l'enseignement actuel :

« L'école a beaucoup changé. À mes débuts, on se concentrait surtout sur le français et les maths, avec peu de place pour le sport, l'art ou encore l'extra-scolaire. Aujourd'hui, les locaux sont plus accueillants, colorés, équipés d'ordinateurs. À l'époque, c'était plus une ligne du temps et des cartes de géographie et l'ordinateur n'est arrivé qu'à la fin de ma carrière. Le métier s'est féminisé : il ne reste qu'un seul enseignant masculin là où il n'y avait presque que des hommes autrefois. La discipline aussi a évolué. Les conflits étaient plus directs, maintenant le climat est parfois plus surnois, avec du harcèlement.

Un message pour les jeunes enseignants ?

« Enseigner, c'est un métier passionnant. Eh oui, un métier qui peut paraître difficile – surement plus aujourd'hui qu'à mon époque – et notamment pendant les premières années. Mais de mon côté, si la passion était là au départ, c'est aussi au fur et à mesure des années que le métier est devenu encore plus intéressant. Il faut donc s'accrocher. » ■ **Gérald Vanbellingen**



"VOIR PLUS LOIN",

QUAND L'AMITIÉ DÉVALE LES PISTES

Comment raconter la vie de quelqu'un d'autre avec justesse et sensibilité ? Maximilien, malvoyant, et Jérémy affrontent les pistes comme la vie : avec courage et complicité. De Bruxelles à la Slovénie, **Marie d'Otreppe** a capté leurs voix, leurs rires et leurs défis, pour composer un récit vivant où aventure, complicité et résilience se croisent comme dans un slalom à deux.

Comment l'idée de ce livre est-elle née ?

« J'étais au Live Magazine aux Beaux-Arts à Bruxelles avec mes enfants, et j'ai vu Maximilien et Jérémy sur scène. Leur histoire m'a tout de suite intriguée - ce duo avait quelque chose d'assez romanesque. C'est vraiment la première fois que je me suis dit "je vais écrire un livre". »

Comment avez-vous récolté leurs témoignages ?

« Lorsque je les ai contactés, ils étaient déjà partis en entraînement. Impossible de les capter à Bruxelles. On s'est donc appelé plusieurs fois par Teams. Puis je les ai rejoints en Slovénie pour une compétition. On passait 24h sur 24 ensemble. On était dans le même hôtel donc on passait nos journées et nos soirées ensemble. Le matin, je me levais avec eux, on préparait les skis et on montait au sommet. Je chaussais mes skis aussi pour les suivre, enfin, pour essayer de les suivre. C'était aussi un chouette moment parce que ça nous a beaucoup rapprochés et j'ai pu vraiment entrer dans l'intimité de ce duo. »

Pourquoi ce choix narratif de les faire parler directement ?

« Ils m'ont raconté leurs débuts de manière très vivante, parfois l'un raconte puis l'autre complète. C'était comme un carnet de bord avec des dialogues entre eux. J'ai essayé d'écrire en "il" au début, mais c'était super lourd, je n'arrivais pas à incarner quelqu'un. Le récit choral s'est imposé naturellement. Et puis, j'ai trouvé que ces deux voix

qui se croisent, ça faisait un peu comme un slalom à deux en ski ! »

N'était-ce pas compliqué de « rentrer dans leur tête » ?

« C'était l'exercice le plus difficile, surtout pour parler de la maladie de Maximilien. Les premières pages que j'ai envoyées concernaient justement son adolescence et le début de sa maladie. Je lui ai dit : "Si je suis à côté de la plaque, dis-le-moi." Quelques jours après - il fallait que sa femme lui fasse la lecture - il m'a fait un retour super ému, il s'est reconnu et m'a dit de continuer. J'avais un syndrome de l'imposteur indécrottable, alors ces retours me rassuraient énormément. »

Qu'est-ce que vous retenir de cette aventure ?

« D'abord, la chance qu'on a de pouvoir faire tous les gestes du quotidien sans se poser de question. Quand on voit toutes les embûches que rencontre Maximilien alors qu'il ne se plaint jamais, on mesure cette richesse qu'on a sans s'en apercevoir. Et puis personnellement, ça m'a aidée à passer au-dessus de cette recherche de perfection qui paralyse souvent les journalistes. Voir mon travail valorisé par une maison d'édition m'a réconciliée avec l'écriture. »

Comment définiriez-vous votre livre ?

« C'est un récit d'aventure, un récit d'amitié, et une leçon de résilience - même si je n'aime pas trop ce mot qu'on utilise à tort et à travers. Mais là, il n'est pas usurpé. Ce qui m'a marqué chez Maximilien, c'est qu'à 15 ans, quand on lui a appris sa maladie, il s'est dit : "Je ne vais pas laisser cette maladie me saboter ma vie." À cet âge, on aurait tous réagi différemment. »

Et ce travail d'écriture vous a-t-il plu ?

« Ça a été à la fois très difficile - un vrai accouchement - et passionnant. J'ai redécouvert le plaisir d'écrire, même si je ne parlais pas dans des envolées littéraires. Le plus dur, c'était d'écrire l'histoire de quelqu'un d'autre avec cette question de légitimité. Mais avec un peu de recul, j'ai apprécié cet exercice. Si l'occasion se représente, pourquoi pas... mais avec plus de temps ! » ■ **Pauline Jans**





CONCOURS



Marie d'Otreppe,

« Voir plus loin »,

Editions Racine, 224 p., 22,95€.

« Ton handicap ne te définit pas. Ce sont tes actes qui le font. »

Quand Maximilien apprend à 15 ans qu'il est atteint d'une maladie oculaire dégénérative, il fait un choix : ne pas laisser ce diagnostic dicter sa vie. Avec son ami Jérémy, ils transforment cette épreuve en défi. Quelques années plus tard, les voilà engagés ensemble dans le paraski élite, déterminés à se hisser jusqu'aux Jeux paralympiques.

Ce récit retrace leur parcours, de l'adolescence à la compétition internationale. Une aventure fondée sur la résilience, la confiance et une amitié indéfectible. C'est aussi l'histoire d'un duo qui apprend à skier autrement, développe un langage codé pour affronter la pente, organise sa vie autour de l'entraînement, et transforme chaque obstacle en moteur.

« Voir plus loin » est bien plus qu'un témoignage sportif : c'est un message d'espoir pour celles et ceux qui refusent de se définir par leurs limites.

Pour remporter un exemplaire de « Voir plus loin », rendez-vous jusqu'au 3 novembre sur le site entrees-libres.be.

Les gagnants du concours de septembre sont : le Centre Educatif Saint-Pierre, Jean-Paul Cornélis, Gigliola Zaccarin, Clement Carlier, France Blondeel. Bravo à eux !

©DR



Johann Chapoutot, Philippe Girard,
Libres d'obéir,
Casterman, 14,99€, 136 p.

LIBRES D'OBÉIR

Comment les théories managériales modernes ont-elles pu s'inspirer d'un ancien juriste SS, Reinhard Höhn ? Cette adaptation graphique met en parallèle l'organisation nazie et certaines pratiques actuelles de nos entreprises, où l'on se croit « libre » alors que la pression est omniprésente.

L'histoire suit Florence, cadre épuisée par une entreprise qui prône la bienveillance tout en écrasant ses employés. Une amie sortie d'un burn-out lui offre l'essai « Libres d'obéir » de Johann Chapoutot. Florence y découvre l'étonnante familiarité entre certaines pratiques de management moderne et la pensée nazie de l'organisation.

Historien reconnu, Johann Chapoutot rend accessibles des concepts complexes, avec rigueur et clarté. L'illustrateur Philippe Girard, par son trait sobre et des couleurs expressives, renforce l'atmosphère critique et pesante. Un ouvrage instructif, dérangement mais essentiel, qui démontre qu'une BD peut être un formidable outil de transmission et de réflexion.



Maria Rosaria Compagnone, Antoni Galmés Martí,
La voleuse de politesse,
Mijade, 13€, 32 p.

LA VOLEUSE DE POLITESSE

Piment d'Espatouille, jeune sorcière, ambitionne de devenir la « sorcière la plus malfaisante de l'année » – en lançant un sort aux villageois. Son enchantement réussit : plus de « merci », « bonjour », ni sourire ni geste d'attention. C'est la zizanie dans le village. De quoi donner les meilleures chances à notre sorcière d'être élue... Mais est-ce si sûr ? La politesse a plus d'un tour dans son sac !

Cet album permet d'aborder avec les plus petits la magie de la politesse et des petits gestes qui réchauffent le cœur. Une fable actuelle pour faire réfléchir les enfants au poids des mots et de leurs attitudes envers les autres. Difficile de résister à cette histoire délicieuse, que dis-je effrayante et ces magnifiques illustrations.

Un livre à découvrir, à lire et relire, dès 4 ans, parfait à l'approche d'Halloween. ■ **Déborah Buekenhoudt**

LES Bons Plans DU MOIS



LA SEMAINE DES EXPERTS REVIENT EN 2026 !

Trois journées pour booster vos pratiques pédagogiques entre pairs ! La Semaine des experts, initiée par les conseillers en développement pédagogique du SeGEC et par l'IFEC, revient pour une deuxième édition les 29 mai, 4 et 5 juin 2026.

Objectif ? Réunir les maîtres experts en EP&S, langues modernes et religion de l'enseignement fondamental, et créer des collectifs dynamiques de partage de pratiques. Ce moment entre pairs offrira à chacun la possibilité d'expérimenter des activités variées proposés par des experts reconnus, d'échanger et d'enrichir sa pédagogie.

Une journée est consacrée à une discipline. Bloquez d'ores et déjà cet événement dans votre agenda :

- 29 mai 2026 : L'EP&S DAY, au Sambrexpo (Aiseau)
- 4 juin 2026 : Le Lingua DAY, au Château de Courrière
- 5 juin 2026 : Le Religion Day, au Château de Courrière

Vous repartirez la tête et le sac pleins d'idées neuves ! Convivialité, partage et pédagogie seront au rendez-vous. Et vous ? Toutes les infos : bit.ly/SdE_IFEC



CAP VERS LE TRONC COMMUN AVEC DES WEBINAIRES POUR VOUS ACCOMPAGNER

Envie d'aborder le tronc commun sans stress ? La Direction de l'enseignement secondaire du SeGEC met à disposition une série d'ateliers en ligne gratuits, conçus pour éclairer les enseignants sur cette réforme majeure. Proposés par la Cellule de soutien et d'accompagnement, ces webinaires sont un véritable espace d'exploration et de partage autour des pratiques pédagogiques. Ils sont à la portée de chaque enseignant pour aborder la réforme de manière éclairée et confiante. Mathématiques, histoire, sciences, latin, FMTTN, ECA, éducation physique, langues modernes, français et sciences humaines, toutes les disciplines sont concernées. C'est gratuit, flexible et pensé pour vous. Il suffit de s'inscrire pour accéder à des contenus concrets et utiles, à votre rythme.

Alors, n'hésitez plus : bit.ly/CapTroncCommun

LES INTELLIGENCES ARTIFICIELLES AU SERVICE DES DIRECTIONS DU FONDAMENTAL

Les intelligences artificielles (IA) s'invitent partout, même dans vos écoles. Et si l'IA devenait votre alliée au quotidien ? La Direction de l'enseignement fondamental vous invite à ses matinées de formation dans les diocèses pour découvrir comment les IA peuvent simplifier votre métier de direction et enrichir votre management.

Les objectifs ? Alléger les tâches administratives, libérer du temps et vous recentrer sur l'essentiel : le pilotage pédagogique et l'accompagnement des équipes.

Chaque rencontre sera interactive, ancrée dans les réalités de terrain et orientée vers des solutions pratiques.

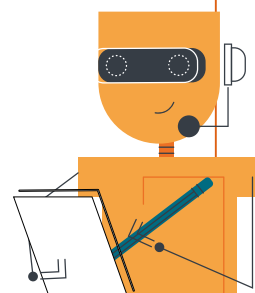
Trois axes seront explorés :

- Comprendre les IA
- Maîtriser les enjeux
- Optimiser les pratiques

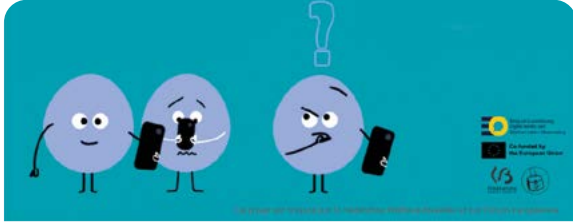
À vos agendas :

- Mercredi 14 janvier 2026 - Bruxelles-Brabant
- Lundi 19 janvier 2026 - Namur-Luxembourg
- Lundi 26 janvier 2026 - Hainaut
- Lundi 2 février 2026 - Liège

Inscrivez-vous vite : bit.ly/IAEtDirection



© vectorjuice



JOURNALISTES EN CLASSE, C'EST AUSSI POUR LE SECONDAIRE !

Et si un journaliste venait dans votre classe ? L'opération "Journalistes en classe", portée par l'Association des journalistes professionnels (AJP), entame sa 24^e rentrée... et elle s'adresse aussi aux écoles secondaires et supérieures !

Vous avez un projet pédagogique autour des médias, du journalisme ou de la désinformation ? Vous souhaitez outiller vos élèves pour qu'ils deviennent des CRACS (citoyens responsables, actifs, critiques et solidaires) ? Deux modules sont proposés :

- **Journaliste en classe** : un échange direct avec un professionnel pour découvrir les coulisses du métier.
- **Combattre les fake news en classe** : lancé en 2024, axé sur les questions de la désinformation et visant à donner des pistes permettant d'adopter un regard critique sur les publications et informations qui nous parviennent, avec des outils pédagogiques et des journalistes formés sur ces questions.

Cette opération est entièrement gratuite. Une belle opportunité à ne pas manquer, toutes les infos sur : ajp.be/jec



LE MUSÉE DU JOUET DE MALINES

Et si cette année, on (re)découvrait le plaisir de jouer... et tout ce que le jeu développe comme compétences chez petits et grands ? Le musée du Jouet de Malines propose une collection riche, mêlant patrimoine ludique d'hier et d'aujourd'hui. Les visites sont adaptées à tous les niveaux scolaires, de la maternelle au supérieur. Vous pouvez venir en autonomie ou réserver un guide. Plusieurs forfaits sont proposés par le musée. Il n'y a pas d'âge pour jouer !

Les infos : bit.ly/jouetMalines

Alimento ouvre ses portes à l'école

Alimento – organisation sectorielle dédiée à l'industrie alimentaire et partenaire de la Fondation pour l'Enseignement – propose aux enseignants et élèves des formations gratuites, des visites, des stages en entreprise et des outils pédagogiques (jeux, maquettes, animations STEM) pour découvrir les métiers liés à l'alimentation. L'occasion de rapprocher école et entreprise et de valoriser les métiers du secteur. Dès la 5^e primaire.

Infos : bit.ly/alimento_profs

Les aquarelles de Nicola Magrin à la Fondation Folon

La Fondation Folon accueille pour la première fois en Belgique l'exposition « *Del cielo es della Terra* » consacrée à Nicola Magrin. L'aquarelliste italien, reconnu comme l'un des plus grands de son époque, puise son inspiration dans la littérature, le grand Nord et l'art japonais. Ses œuvres sont à admirer du 8 novembre 2025 au 1^{er} mars 2026 à La Hulpe.

Infos : bit.ly/MagrinFolon

Différenciation et entraînement mental au programme des rencontres pédagogiques d'automne

Changements pour l'Égalité organise ses traditionnelles rencontres pédagogiques d'automne du 20 au 22 octobre 2025 à Saint-Gilles. Deux ateliers sont proposés : « *Entraînement mental* » et « *Différenciation* ». Un moment pour réfléchir, échanger et enrichir ses pratiques pédagogiques.

Infos et inscriptions : bit.ly/PedaAutomne25

Le cinéma célèbre la différence avec le TEFF

The Extraordinary Film Festival (TEFF) revient du 6 au 9 novembre 2025 à Namur et du 17 au 24 novembre dans plusieurs villes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce festival international met à l'honneur le handicap, l'inclusion et l'acceptation de la différence, avec des séances pédagogiques pour le primaire, le secondaire et le supérieur.

Infos et réservations : teff.be

Wind Europe souffle dans les classes

WindEurope – association européenne de l'énergie éolienne – propose aux écoles primaires et secondaires des ressources pédagogiques gratuites pour découvrir l'énergie du vent : kits enseignants, jeux, livres, visites et témoignages inspirants. Une belle façon de sensibiliser les jeunes aux enjeux climatiques et aux métiers du futur.

Infos : bit.ly/WindEurope_Educ

■ Déborah Buekenhoudt


 DEPUIS 30 ANS,

LA FORMATION-RELAIS RALLUME

LES MOTEURS D'ÉTUDIANTS « EN PANNE »

© DR

Il y a trente ans, le Centre d'enseignement supérieur, de promotion et de formation continuée en Brabant wallon (C.P.F.B.) innovait en créant la formation-relais. Unique en son genre, elle fournit encore et toujours une réponse concrète aux doutes, aux errances et aux décrochages des étudiants. Une sorte de bouée de sauvetage pour ceux et celles qui cherchent à redonner du sens à leur projet d'études ou à poser des bases solides pour la suite.

“ Il y a 30 ans, le directeur du C.P.F.B. avait constaté que beaucoup d'étudiants se retrouvaient "en panne", à "zoner" à Louvain-la-Neuve », explique d'entrée Françoise van Miegroet, coordinatrice de la formation-relais. « C'est-à-dire des étudiants qui n'osaient pas avouer à leurs parents que les études ne leur convenaient pas mais qui venaient toujours à Louvain-la-Neuve. D'autres qui étaient démobilisés après une session de janvier ratée, ou encore en décrochage complet pour diverses raisons, mais pour qui rien n'était prévu à l'époque pour leur permettre de rebondir et/ou de se réorienter. Sauf peut-être... d'attendre septembre de l'année suivante... »

Pour combler ce vide, le C.P.F.B. a lancé la formation-relais : un dispositif hybride mêlant cours théoriques, accompagnement intensif et immersions socioprofessionnelles. Dans un cadre bienveillant, les jeunes prennent du recul, se reconstruisent et bâtissent un projet cohérent — vers le supérieur, l'alternance ou une voie professionnelle.

Lier méthodologie, connaissance de soi et centres d'intérêts

« Le programme évolue chaque année, mais reste centré sur les fondamentaux du métier d'étudiant : méthode de travail, gestion du temps, compétences rédactionnelles, numériques et critiques. Des modules permettent aussi de mieux se connaître, de travailler en groupe et de clarifier ses envies ; le tout en leur faisant bénéficier d'un accompagnement constant et d'un maximum d'immersion sur le terrain », poursuit la coordinatrice. « L'idée générale étant de faire des liens progressifs entre ce "qui je suis", "mes compétences" et l'enseignement ou le métier "qui me convient". »

Accessible via trois sessions annuelles (novembre, février ou avril), la formation-relais se clôture par la présentation d'un projet personnel de formation. « Ce projet, les étudiants le présentent devant un jury externe. Ce qui compte, c'est vraiment le cheminement de l'étudiant plutôt que le projet en tant que tel. En effet, tout projet de vie se vaut tant qu'il a été bien réfléchi. On a, par exemple, un de nos étudiants qui était tiraillé entre sa fibre musicale et une passion pour la menuiserie. Maintenant il rénove des orgues d'église en France. Il a d'ailleurs participé au chantier de Notre-Dame. Il ne faut vraiment pas avoir peur de chercher sa voie, d'aller hors des sentiers battus. »

Une baisse d'inscriptions due au décret Paysage ?

Alors que le dispositif accueillait habituellement une centaine d'étudiants par an, ils n'étaient que 65 l'année écoulée. « Notre hypothèse c'est que les incertitudes, liées au décret Paysage et à la finançaibilité, incitent trop d'étudiants à rester dans des études qui ne leur conviennent pas, par peur de perdre leurs droits », conclut Françoise van Miegroet. « Pourtant, dans les faits, l'inscription à la formation-relais n'a pas d'incidence sur le parcours académique et n'influence pas le calcul des années de finançaibilité tout en offrant bien le statut officiel d'étudiant. »

Signalons encore qu'en compagnie d'autres structures actives dans la réorientation des étudiants, le C.P.F.B. travaille en ce moment avec le cabinet de la ministre Degryse pour que les réorientations ne soient pas pénalisantes dans le calcul global de la finançaibilité.

■ **Gérald Vanbellingen**

TEMPS D'INSTRUCTION OBLIGATOIRE :

OÙ SE SITUE LA FWB PAR RAPPORT À SES VOISINS EUROPÉENS ?

Max Fischer © DR

En juillet dernier, le réseau européen Eurydice publiait un nouveau rapport sur le temps d'enseignement minimal recommandé dans l'enseignement obligatoire à temps plein pour l'année 2024-2025. L'analyse comparative portait sur 38 systèmes éducatifs, parmi lesquels la Belgique francophone.

Dans les systèmes éducatifs analysés, la durée de l'enseignement général obligatoire à temps plein varie de 8 à 13 ans, pour un temps d'enseignement recommandé de 7 868 heures en moyenne.

Plus de 10 000 heures passées sur les bancs de l'école

Avec pas moins de 10 030 heures réparties sur 12 années d'études (l'enseignement maternel ayant été exclu de l'analyse), les élèves de la Fédération Wallonie-Bruxelles passent nettement plus de temps sur les bancs de l'école que la majorité de leurs voisins européens. La Belgique francophone se classe ainsi à la 7^e place des systèmes recommandant le plus grand nombre d'heures d'enseignement dans l'enseignement obligatoire, derrière les Pays-Bas ou l'Allemagne et devant la France ou la Finlande.

Priorité à la lecture, l'expression écrite et la littérature

L'analyse comparative montre que la plupart des systèmes éducatifs accordent une priorité à la lecture, à l'expression écrite et à la littérature dans la langue d'enseignement.

En primaire, cette matière occupe en moyenne 26 % du temps d'enseignement obligatoire, devant les mathématiques (18 %). En secondaire, ces deux disciplines conservent une place prépondérante dans les programmes scolaires, mais leur part tend à diminuer (à 14 % pour la lecture, l'expression

écrite et la littérature et à 13 % pour les mathématiques) au profit d'autres matières, telles que les sciences naturelles (12 %) ou les sciences sociales (12 %).

Cette tendance générale s'observe également en Belgique francophone, dans des proportions similaires.

Plus d'heures d'enseignement obligatoire pour un enseignement plus efficace ?

Comme le rappellent les auteurs du rapport, le temps d'enseignement dont bénéficient les élèves en classe influence leurs performances scolaires. L'augmentation du temps d'enseignement alloué à une discipline spécifique peut, en outre, contribuer à accroître l'intérêt des élèves pour celle-ci et, par conséquent, à améliorer leurs résultats.

Ce n'est cependant pas le seul facteur à prendre en considération. La qualité de l'enseignement et le temps disponible pour l'apprentissage en dehors de l'école jouent également un rôle important.

Pour avoir un impact positif sur les performances des élèves ou leur volonté d'apprendre, l'augmentation du temps d'enseignement doit donc s'accompagner d'autres mesures de soutien et cibler en particulier les élèves qui bénéficient d'un environnement d'apprentissage à domicile moins favorable.

Dès lors, les données présentées dans ce rapport mériteraient d'être croisées avec d'autres enquêtes internationales portant sur l'efficacité de l'apprentissage ou sur l'évolution de l'intérêt des élèves et de leurs performances dans différentes disciplines clés afin de tenter de mesurer les effets concrets des politiques éducatives européennes en matière de temps d'enseignement minimal recommandé dans l'enseignement obligatoire. ■ Maryève Moreau

Rapport du réseau européen Eurydice :
bit.ly/Eurydice_rapport



COMMENCER PAR RÊVER !

